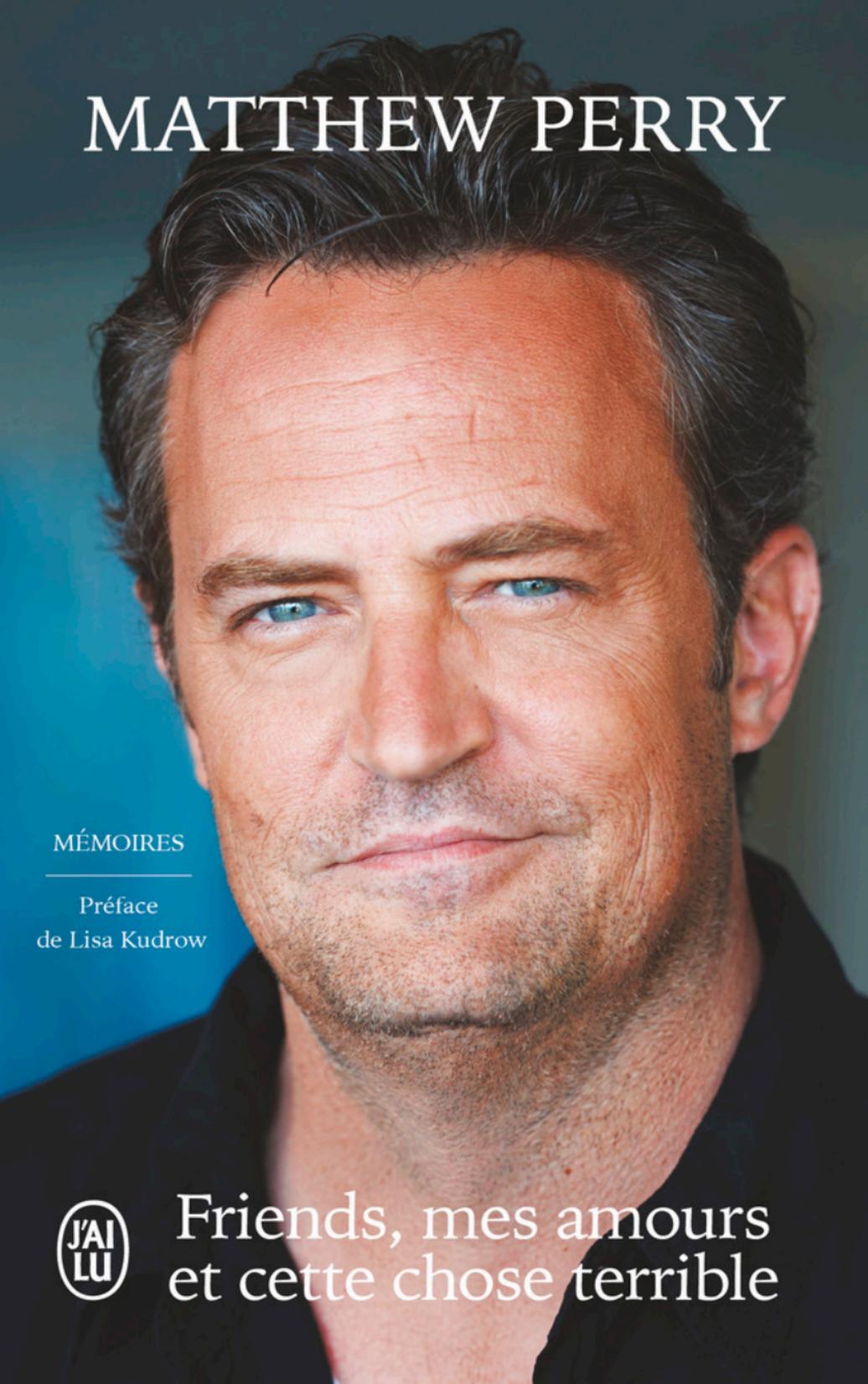


# MATTHEW PERRY

A close-up portrait of actor Matthew Perry. He has dark hair with some graying, light blue eyes, and a slight smile. He is wearing a dark shirt. The background is a soft, out-of-focus blue and grey.

MÉMOIRES

---

Préface  
de Lisa Kudrow



Friends, mes amours  
et cette chose terrible





Friends, mes amours  
et cette chose terrible



# MATTHEW PERRY

## Friends, mes amours et cette chose terrible

Mémoires

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Anna Souillac et Aurélien Blanchard



TITRE ORIGINAL

*Friends, Lovers and The Big Terrible Thing*

Publié avec l'accord de Flatiron Books. Tous droits réservés.

© Matthew Perry, 2022

POUR L'ÉDITION FRANÇAISE

© Éditions Michel Lafon, 2022

---

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

---

*À tous ceux qui souffrent  
et qui se reconnaîtront*



---

*The best way out is always through*<sup>1</sup>.

Robert FROST

*You've just got to see me through another day*<sup>2</sup>.

James TAYLOR

---

1. Extrait du poème « A Servant to Servants » de Robert Frost : « Le meilleur moyen de s'en sortir est de foncer » (N.d.E.)

2. Extrait de la chanson *Fire and Rain* de James Taylor : « Tu n'as qu'à m'aider un jour de plus » (N.d.E.)



## Préface

*de Lisa Kudrow*

« Comment va Matthew Perry ? »

Depuis la toute première fois, il y a de nombreuses années, cette question est devenue l'une de celles que l'on m'a le plus posées. Je comprends bien pourquoi tant de gens l'ont fait : ils aiment Matthew et souhaitent qu'il aille bien. Moi aussi. Mais j'ai toujours été irritée quand cette question m'était posée par la presse, parce que je ne pouvais pas vraiment dire ce que je voulais, à savoir : « C'est son histoire, et elle lui appartient, je n'ai aucun droit de la raconter. » Et d'enchaîner sur : « Il s'agit de choses intimes et personnelles, et si vous ne l'entendez pas directement de la bouche de la personne concernée, alors ce sont des ragots, et rien d'autre. Et je ne vais pas ragoter sur Matthew avec vous. » Comme je savais que cette réponse serait sans doute la pire de toutes, je bottais souvent en touche avec un petit : « Je crois qu'il va bien. » Au moins, cette réponse ne braquait pas les projecteurs sur sa maladie et lui laissait peut-être un tout petit peu d'intimité pour la gérer. Mais

en vérité, je ne savais pas exactement comment allait Matthew. Comme il vous le dira dans ce livre, il gardait tout ça secret. Et il lui a fallu du temps pour être suffisamment à l'aise avec nous pour nous raconter ce qu'il traversait. Toutes ces années, je n'ai jamais véritablement essayé d'intervenir parce que le peu que je savais de l'addiction m'avait appris que sa sobriété n'était pas entre mes mains. Quoi qu'il en soit, je me demandais parfois si je n'avais pas tort de ne pas faire plus, de ne pas faire quelque chose. Et puis j'en suis venue à comprendre que cette maladie s'autoalimentait et n'avait pas l'intention de lâcher Matthew.

Donc j'ai décidé de m'intéresser seulement à Matthew, celui qui me faisait tellement rire tous les jours, et, au moins une fois par semaine, rire si fort que j'en avais le souffle coupé. Il était là, Matthew Perry, vif comme un renard... charmant, gentil, sensible, et très raisonnable, rationnel. Ce type, qui se débattait contre vents et marées, était encore là. Debout, avec nous. Le même Matthew qui, depuis le tout début, lors de ce long tournage nocturne et glacé pour la scène du générique dans la fontaine, avait su nous réchauffer l'âme : « À ce stade, on peut dire qu'on *habite* la fontaine, non ? Faut que je pense à faire suivre le courrier. L'avantage, c'est que le loyer est pas cher. Mais mouillé. » Si nous sommes tous en train de rire dans la fontaine, c'est sans surprise grâce à Matthew.

Après *Friends*, j'ai arrêté de voir Matthew tous les jours, et j'aurais bien été en peine de faire des hypothèses sur son état.

En lisant ce livre, j'ai découvert ce que vivre avec son addiction – et y survivre – a vraiment été. Matthew m'avait raconté certains événements, mais jamais avec autant de détails. Ici, c'est comme s'il nous laissait entrer dans son cerveau et le visiter, sans fard et sans rien laisser sous le tapis.

Enfin, plus personne n'a besoin de me demander ni de demander à quiconque comment va Matthew. Car il le dit très bien lui-même.

Il a survécu contre toute probabilité, et j'ignorais totalement qu'il avait failli y rester à de si nombreuses reprises. Je suis heureuse que tu sois là, Matty. Bravo. Je t'aime.

Lisa



## Prologue

Salut, je m'appelle Matthew, même si vous me connaissez probablement mieux sous un autre nom. Mes amis m'appellent Matty.

Et je devrais être mort depuis longtemps.

D'une certaine façon, vous pouvez considérer la première histoire que je m'apprête à vous raconter comme un message de l'au-delà, de mon propre au-delà.

On en était au septième jour de la Douleur. Et quand je dis « Douleur », je ne parle pas du petit orteil cogné contre la table basse, ni de l'échec cuisant de *Mon voisin le tueur 2*. Je mets une majuscule à « Douleur » parce que c'était la pire que j'aie jamais connue – c'était l'idéal platonicien de la douleur, son paradigme. J'ai entendu dire qu'il n'y avait rien de plus douloureux qu'un accouchement : eh bien là c'était comme un accouchement mais sans la joie d'avoir un nouveau-né dans ses bras à la fin.

On en était au septième jour de la Douleur mais aussi au dixième jour de *No transit*. Si vous voyez ce que je veux dire. Je n'avais pas chié

depuis dix jours – voilà, vous voyez. Quelque chose n'allait pas, mais alors pas du tout. Je ne vous parle pas d'une vieille douleur lancinante, genre un mal de tête, ni même d'une douleur aiguë et perçante comme la pancréatite que j'avais eue à trente ans. Je parle d'un autre genre de Douleur. Comme si mon corps allait exploser. Comme si mes entrailles essayaient de sortir coûte que coûte. C'était une putain de Douleur, du genre qui ne plaisante pas.

Et les bruits. Mon Dieu, les bruits. D'ordinaire, je suis un type plutôt discret et tranquille. Mais ce soir-là, je hurlais de toutes mes forces. Certaines nuits, quand le vent souffle dans une certaine direction et que la circulation a cessé, on peut entendre le bruit atroce des coyotes en train de déchiqueter quelque chose qui hurle, quelque part sur les collines de Hollywood. Au début, on a l'impression d'entendre des enfants qui rient de façon vraiment étrange... jusqu'à ce qu'on réalise que non ; il s'agit en réalité des contreforts de la mort. Mais le pire, bien évidemment, c'est quand les hurlements s'arrêtent, parce qu'on sait alors que ce qui était attaqué est désormais mort. C'est l'enfer.

Eh oui, l'enfer existe. Ne laissez personne vous dire le contraire. J'y suis allé, il existe, fin de la discussion.

Cette nuit-là, l'animal, c'était moi. Je criais encore, je luttais bec et ongles pour survivre. Le silence, c'était le symbole de la fin. Et je n'avais pas la moindre idée d'à quel point j'en étais proche.

À l'époque, je séjournais dans une maison de sobriété de Californie du Sud. Jusque-là, rien d'étonnant – j'ai passé la moitié de ma vie dans un centre de désintox ou un autre. Ce qui n'est pas très grave quand on a vingt-quatre ans mais un peu plus quand on en a quarante-deux. Moi, j'en avais quarante-neuf et je luttais toujours pour laisser ce démon derrière moi.

À ce stade, j'en savais plus sur la toxicomanie et l'alcoolisme que tous les coachs et les médecins que j'avais rencontrés dans ces centres. Hélas, ce genre de connaissances n'est d'aucune utilité. Si la clé de la sobriété était l'effort et le savoir, ce monstre ne serait plus qu'un lointain souvenir. Je suis devenu un patient professionnel, ne serait-ce que pour rester en vie.

N'y allons pas par quatre chemins : à quarante-neuf ans, j'étais toujours terrorisé à l'idée de me retrouver seul. Car quand on me laissait seul, mon cerveau malade (et pour info, il n'est malade que sur ce point précis) trouvait toujours une excuse pour me faire commettre l'impensable : boire et me droguer. Sachant que c'est ce qui a ruiné plusieurs décennies de ma vie, je suis toujours terrifié par l'idée que ça puisse recommencer. Je n'ai aucun problème à parler devant vingt mille personnes, mais laissez-moi sur mon canapé devant la télé pour la soirée et je panique. C'est de mon propre esprit que j'ai peur, j'ai peur de mes pensées, peur que mon cerveau me pousse à consommer des drogues, comme il l'a fait tant de fois auparavant. Mon cerveau a décidé de me tuer, je le sais. Il y a toujours en moi ce sentiment

rampant de solitude, cette faim insatiable, l'idée que quelque chose en dehors de moi me réparerait. Pourtant, j'ai eu tout ce que le dehors avait à offrir !

Julia Roberts est ma petite amie. *Peu importe, il faut que tu boives.*

Je viens d'acheter la maison de mes rêves – avec une vue sur toute la ville ! *OK, mais t'as trouvé un dealer ?*

Je me fais 1 million de dollars par semaine – c'est bon, j'ai gagné, non ? *Tu veux un verre ? Oh mais avec grand plaisir. Merci beaucoup.*

J'avais tout. Mais c'était un leurre. Rien ne pouvait me réparer. Il m'a fallu des années pour ne serait-ce que commencer à entrevoir un début de solution. Ne vous méprenez pas, toutes ces choses (Julia, la maison de rêve et le million de dollars par semaine) étaient merveilleuses et je serai éternellement reconnaissant de les avoir eues. Je suis un des types les plus chanceux de la planète. Et bon sang, qu'est-ce que je me suis amusé !

C'est juste qu'aucune de ces choses n'était la solution. Si je devais tout recommencer, est-ce que je passerais quand même l'audition pour *Friends* ? Bon sang, bien sûr que oui. Est-ce que je me mettrais à boire ? Bon sang, bien sûr que oui. Si je n'avais pas eu l'alcool pour calmer mes nerfs et m'aider à m'amuser, j'aurais sauté d'un immeuble avant d'avoir trente ans. Mon grand-père, le merveilleux Alton L. Perry, a grandi avec un père alcoolique et n'a, par conséquent, jamais bu une goutte de toute sa

vie – pas une seule durant les longues et merveilleuses quatre-vingt-seize années de sa vie.

Je ne suis pas mon grand-père.

Je n'écris pas tout ça pour qu'on ait pitié de moi, je l'écris parce que c'est vrai. Parce qu'il y a sûrement d'autres personnes aussi paumées que moi qui savent qu'elles doivent arrêter de boire, qui, comme moi, ont toutes les informations et comprennent les conséquences de leurs actes, mais qui n'y arrivent pas. Mes frères et mes sœurs, vous n'êtes pas seuls (dans le dictionnaire, au mot « toxicomane », il devrait y avoir une photo de moi avec l'air complètement paumé).

Dans ma chambre de la maison de sobriété de Californie du Sud, j'avais une vue sur West L.A. et deux lits doubles. L'autre était occupé par Erin, mon assistante/meilleure amie, une lesbienne dont je chéris l'amitié parce qu'elle me permet de profiter des délices d'une compagnie féminine sans la tension amoureuse qui a toujours gâché mes amitiés avec les femmes hétérosexuelles – et puis on peut discuter de femmes sexy ensemble. Je connaissais Erin depuis deux ans. Je l'avais rencontrée dans un autre centre de désintox, où elle travaillait à l'époque. Je n'avais pas réussi à devenir sobre mais j'avais vu à quel point cette fille était merveilleuse à tous les niveaux et je m'étais empressé de la débaucher pour en faire mon assistante. Entretemps, elle est devenue ma meilleure amie. Elle comprenait la nature de l'addiction et connaissait mes batailles mieux que tous les médecins que j'avais vus dans ma vie.

La présence d'Erin avait beau me reconforter, j'avais beaucoup de mal à dormir. Le sommeil a toujours été un vrai problème, surtout quand je suis dans ce genre d'endroit (à vrai dire, dans quelque lieu que ce soit, je ne crois pas avoir jamais dormi plus de quatre heures d'affilée de toute ma vie). Certes, notre obsession pour les documentaires sur l'univers carcéral n'aidait probablement pas – et j'avais arrêté de prendre du jour au lendemain une dose si élevée de Xanax que mon cerveau avait cramé. J'ai fini par être sincèrement convaincu que j'étais moi-même un prisonnier et que cette maison de sobriété était un centre pénitentiaire. J'ai un psy dont le mantra est : « La réalité est un goût qui s'acquiert » ; eh bien de mon côté, j'avais perdu le goût et l'odorat de la réalité, j'avais le covid de la comprenette, j'étais en pleine hallucination.

Mais la Douleur, elle, n'avait rien d'une hallucination. J'avais tellement mal que je ne fumais plus, et si vous saviez à quel point je fumais vous comprendriez tout de suite que c'était un signe incontestable que quelque chose n'allait vraiment pas. L'une des employées du centre, dont le badge affichait probablement INFIRMIÈRE CONNASSE, m'a suggéré de prendre un bain de sels d'Epsom pour soulager mon « inconfort ». De la même façon qu'on ne débarque pas sur les lieux d'un grave accident de la route avec un simple pansement, on ne dit pas à quelqu'un qui souffre le martyre de se baigner dans sa propre crasse pendant quinze minutes. Mais, souvenez-vous, la réalité est un goût qui s'acquiert, j'ai donc pris ce putain de bain aux sels d'Epsom.

J'étais donc assis là, nu, accablé par la Douleur, à hurler comme un chien en train de se faire déchiqueter par les coyotes. Erin m'a entendu – bon sang, je crois qu'on m'entendait jusqu'à San Diego. Elle est apparue sur le seuil de la salle de bains et, en voyant mon corps triste et nu se tordre de Douleur, elle m'a simplement dit :

— Est-ce que tu veux qu'on aille à l'hôpital ?

Si Erin pensait qu'il fallait aller à l'hôpital, c'est qu'il fallait aller à l'hôpital. Et puis elle avait remarqué que je ne fumais plus.

— Ça me semble être une putain de bonne idée, ai-je répondu entre deux hurlements.

Elle m'a aidé tant bien que mal à sortir de la baignoire et à me sécher. J'étais en train d'enfiler mes vêtements quand une thérapeute – probablement alertée par les hurlements d'un chien qu'on égorgeait au sein du centre – a fait irruption dans la pièce.

— Je l'emmène à l'hôpital, a dit Erin.

Catherine, la thérapeute, était une superbe blonde dont j'avais apparemment demandé la main le jour de mon arrivée – en gros, pas ma plus grande fan. (Ce n'est pas une blague, j'étais tellement défoncé en arrivant que je lui avais demandé de m'épouser juste avant de tomber dans l'escalier.)

— Il essaie juste de se procurer des drogues, a dit Catherine à Erin tandis que je continuais de m'habiller. Il va tout faire pour qu'on lui donne des médicaments quand il sera à l'hôpital.

*OK, le mariage est annulé, ai-je pensé.*

À ce stade, mes hurlements avaient attiré d'autres personnes, qui s'attendaient à tomber soit sur des entrailles canines éparpillées sur le sol de la salle de bains, soit sur quelqu'un qui souffrait vraiment. Le thérapeute en chef, Charles, un type avec une tête de tableau cubiste, s'est planté à côté de Catherine devant la porte pour nous empêcher de sortir.

Nous empêcher de sortir ? On avait quoi, douze ans ?

— C'est notre patient, a dit Catherine. Vous n'avez pas le droit de l'emmener.

— Je connais Matty, a insisté Erin. Il n'essaie pas de trouver de la drogue.

Puis elle s'est tournée vers moi.

— Est-ce que tu as besoin d'aller à l'hôpital, Matty ?

J'ai acquiescé et hurlé un peu plus.

— Je l'emmène, a dit Erin.

Tant bien que mal, nous avons réussi à contourner Catherine et Charles, à quitter l'immeuble et à rejoindre le parking. Je ne dis pas « tant bien que mal » parce que Catherine et Charles ont tout fait pour nous en empêcher, mais parce que chaque fois qu'un de mes pieds touchait le sol la Douleur se faisait un peu plus atroce.

Et tout là-haut dans le ciel, à me regarder avec mépris, à se moquer de mon agonie, il y avait cette boule jaune brillante.

*Qu'est-ce que c'est que ce truc ?* me suis-je demandé au paroxysme de ma souffrance. *Oh, le soleil. Ah oui...*

Je n'étais pas sorti depuis longtemps.

— Nous avons un VIP qui arrive avec une douleur abdominale sévère, a dit Erin au téléphone tout en ouvrant la voiture.

Les voitures sont des machines stupides et sans intérêt, jusqu'à ce que vous n'ayez plus le droit de les conduire. Dans ces cas-là, elles deviennent des vaisseaux magiques de liberté et le symbole de vos succès révolus. Erin m'a installé sur le siège passager et j'ai incliné le dossier. Mon ventre était au supplice.

Erin s'est assise derrière le volant, s'est tournée vers moi et m'a dit :

— Tu préfères qu'on arrive vite ou que j'évite les nids-de-poule de L.A. ?

— Bon sang, contente-toi de conduire, meuf ! ai-je réussi à répondre.

C'est là que Catherine et Charles ont décidé de faire du zèle en se plantant devant le véhicule pour nous bloquer la route. Charles avait les bras tendus, paumes vers nous, comme pour dire « stop ». Comme s'il allait pouvoir arrêter 1 500 kilos de tôle motorisée avec ses petites mimines.

Pour ne rien arranger, Erin n'arrivait pas à démarrer la voiture. Pour mettre le contact, il faut *dire* à voix haute à la voiture de démarrer parce que... vous savez, j'étais dans la série *Friends*, donc riche. Catherine et Mimines n'ont pas bougé. Une fois qu'elle a compris comment ce foutu truc fonctionnait, Erin a fait vrombir le moteur, enclenché la position *Drive* puis est montée sur le trottoir – le soubresaut de cette seule manœuvre a provoqué des ricochets de Douleur à travers mon corps et j'ai failli mourir

sur le coup. Deux roues sur le trottoir, elle a contourné Catherine et Charles jusqu'à la rue. Ils se sont contentés de nous regarder partir – au point où j'en étais, je lui aurais bien dit de leur rouler dessus, mais je n'étais pas en mesure d'arrêter de hurler, ce qui est vraiment très, très effrayant.

Si je faisais tout ça juste pour me procurer des drogues, je méritais vraiment un Oscar.

— Tu comptes te prendre tous les dos-d'âne ? Je sais pas si t'as remarqué mais il y en a un qui souffre un peu là. Est-ce que tu peux ralentir ? ai-je supplié.

Des larmes coulaient le long de nos joues à tous les deux.

— Il faut que je roule vite, a répondu Erin en me regardant, inquiète et effrayée, avec ses doux yeux marron pleins de compassion. Il faut qu'on arrive le plus vite possible.

C'est à peu près à ce moment-là que j'ai perdu connaissance (pour info, sur l'échelle de la douleur, perdre connaissance équivaut à un bon dix).

[Merci de noter que les paragraphes suivants ne sont pas des extraits de mon autobiographie mais de ma biographie, vu que je n'étais plus là.]

L'établissement le plus proche, c'était Saint John's. Les types de l'hôpital ont tout de suite vu que quelque chose n'allait vraiment pas et ils m'ont conduit en courant en salle d'examen.

Une fois là-bas, il paraît que j'ai dit :

— Erin, pourquoi il y a des balles de ping-pong sur le canapé ?

Il n'y avait ni canapé ni balle de ping-pong – j'étais juste en train d'halluciner. Je ne savais pas que la douleur donnait des hallucinations, mais voilà, on en était là. Puis le Dilaudid (mon médoc préféré au monde entier) a atteint mon cerveau et j'ai brièvement repris conscience.

On m'a annoncé qu'il fallait immédiatement m'opérer et, soudain, toutes les infirmières de Californie ont débarqué dans ma chambre. L'une d'elles s'est tournée vers Erin et lui a dit :

— Préparez-vous à courir !

Erin était prête et nous avons tous couru – enfin eux, ils ont couru et moi, j'ai suivi sur mon brancard à roulettes – jusqu'à la salle d'opération. On a demandé à Erin de partir quelques secondes après que je lui ai dit : « S'il te plaît, ne pars pas » et j'ai fermé les yeux. Et je n'allais pas les rouvrir pendant trois semaines.

Eh oui : un coma, mesdames et messieurs ! (Et ces connards du centre avaient essayé de bloquer la voiture ?)

Il s'est passé tout un tas de trucs quand j'étais dans le coma : d'abord j'ai vomi l'équivalent de 10 kilos de merde toxique dans mon tube à oxygène, soit directement dans mes poumons. Mes poumons n'ont pas vraiment apprécié, du coup j'ai contracté une pneumonie, et c'est là que mon côlon a explosé. Laissez-moi répéter pour ceux au fond de la salle : mon côlon a explosé. On m'avait déjà accusé d'être un sac à merde, mais cette fois je l'étais pour de vrai.

Je suis content de ne pas avoir été là pour voir ça.

À ce stade, les médecins étaient certains que j'allais mourir. Il y avait deux façons de voir les choses. 1) Je n'avais pas de chance parce que mon côlon avait explosé. 2) J'avais eu la chance que mon côlon explose dans un des seuls endroits de Californie du Sud où on pouvait m'aider. Quoi qu'il en soit, une opération de sept heures m'attendait désormais – dont le seul mérite a été de permettre à tous mes proches de rejoindre l'hôpital. Au fur et à mesure que les gens arrivaient, on leur disait la même chose : « Matthew a 2 % de chances de passer la nuit. »

Mon entourage était si bouleversé que certains se sont effondrés par terre au milieu du hall de l'hôpital. Je vais devoir passer le reste de ma vie avec la culpabilité de savoir que ma mère et mes proches ont entendu ces mots.

Puisque j'étais sur le billard pour quelques heures et qu'ils savaient que les médecins feraient tout ce qu'ils pourraient, ma famille et mes amis sont rentrés chez eux se reposer, tandis que mon inconscient se battait pour survivre, au milieu des scalpels, des tubes et du sang.

Attention spoiler : j'ai finalement *passé* la nuit. Mais je n'étais pas sorti d'affaire pour autant. On a expliqué à mes proches que la seule chose qui pouvait me maintenir en vie à court terme, c'était une machine ECMO (oxygénation par membrane extracorporelle). L'ECMO, c'est souvent la tentative de la dernière chance – pour vous donner une idée, quatre patients avaient été mis sous ECMO cette semaine-là à l'hôpital de UCLA et ils étaient tous morts.

Pour compliquer un peu plus la situation, Saint John's n'avait pas de machine ECMO. Ils ont appelé les responsables du Cedars-Sinai à Los Angeles – à qui il a apparemment suffi d'un coup d'œil à mon dossier pour répondre : « Pas question que Matthew Perry meure dans notre hôpital. »

Merci les gars.

L'hôpital de UCLA ne voulait pas m'admettre (probablement pour la même raison) mais ils ont au moins accepté de leur envoyer une machine ECMO et une équipe. On m'y a accroché pendant quelques heures et ça a semblé fonctionner. Puis j'ai été transféré à UCLA dans une ambulance pleine de médecins et d'infirmières. (Je n'aurais jamais pu survivre à un trajet de quinze minutes dans une voiture normale, encore moins avec la conduite d'Erin.)

À UCLA, j'ai été placé dans l'unité de soins intensifs pour le cœur et les poumons – ma maison pour les six prochaines semaines. J'étais toujours dans le coma mais, soyons honnêtes, ça devait probablement me plaire. J'étais allongé, bien au chaud, et on me filait de la drogue – peut-on vraiment rêver mieux ?

On m'a raconté que je n'étais jamais resté seul une seule seconde durant tout mon coma – il y avait toujours un membre de ma famille ou un ami dans la chambre avec moi. Ils organisaient des veillées à la bougie, des cercles de prières. J'étais entouré d'amour.

Puis mes yeux ont fini par se rouvrir, comme par magie.

[Retour à l'autobiographie.]

La première chose que j'ai vue, c'est ma mère.

— Que se passe-t-il ? ai-je réussi à grommeler.  
Où suis-je, bon sang ?

La dernière chose dont je me souvenais, c'était d'être en voiture avec Erin, et c'était un mois plus tôt.

— Ton côlon a explosé, a répondu ma mère.

En apprenant cette nouvelle, j'ai fait ce que tout acteur comique aurait fait : j'ai levé les yeux au ciel et je me suis rendormi.

Il paraît que, quand quelqu'un tombe *vraiment* malade, il trouve souvent une nouvelle force en lui, une conviction du type : « Dieu ne nous donne pas d'épreuves que nous ne sommes pas capables de surmonter. » Personnellement, durant les semaines qui ont suivi ma sortie du coma, j'ai refusé que quiconque me raconte en détail ce qui s'était passé. J'avais trop peur que ce soit ma faute, de m'être fait ça tout seul. Donc, plutôt que d'en parler, j'ai fait la seule chose que j'avais l'impression de *pouvoir* faire durant mon séjour à l'hôpital, j'ai profité de ma famille, j'ai passé des heures avec mes formidables sœurs, Emily, Maria et Madeline, qui étaient attentionnées, drôles, et là. Erin prenait le relais le soir. Là non plus, je n'ai jamais été seul un instant.

Puis un jour Maria, le roc de la famille, a décidé qu'il était temps que je sache ce qui s'était passé. Cloué au lit, attaché à cinquante tuyaux comme un robot, je l'ai écoutée me raconter toute l'histoire. Mes angoisses étaient avérées : je m'étais fait ça tout seul, c'était ma faute.

J'ai pleuré – *bon sang*, qu'est-ce que j'ai pleuré. Maria a fait de son mieux pour me consoler mais j'étais inconsolable. J'avais tout fait sauf me tuer. Je n'ai jamais été un gros fêtard – prendre toutes ces drogues (et on parle d'*énormes* quantités), c'était surtout une tentative de me sentir mieux. Et je suis le genre de mec qui va pousser sa tentative de se sentir mieux jusqu'aux portes de la mort. Et pourtant j'étais là, toujours en vie. *Pourquoi ? Pourquoi* avais-je été épargné ?

Les choses ont tout de même empiré avant de s'améliorer.

J'avais l'impression que tous les matins un médecin débarquait dans ma chambre pour m'annoncer une mauvaise nouvelle supplémentaire. Si un truc pouvait dérailler, il le faisait à coup sûr. J'avais déjà une poche de colostomie – Dieu merci on m'avait expliqué que c'était réversible – mais désormais j'avais également une fistule, à savoir un trou, dans l'un de mes intestins. Mais on n'arrivait pas à la trouver. Pour améliorer les choses, on m'a donné une *autre* poche dont s'échappait une substance verte immonde, et je n'avais le droit ni de boire, ni de manger, jusqu'à ce qu'on ait trouvé ce foutu trou. Ils l'ont cherché pendant des jours et moi, j'avais de plus en plus soif. Je les ai suppliés à genoux, littéralement, de me donner un Coca light, j'ai même rêvé que j'étais poursuivi par une canette géante de Sprite. Au bout d'un mois – un mois ! – ils ont enfin trouvé la fistule dans un tube derrière mon côlon. J'ai pensé : *Eh les mecs, si vous cherchez un trou*

*dans mon intestin, pourquoi ne pas commencer par regarder derrière le truc qui a EXPLOSEÉ, PUTAIN ?!* Maintenant qu'ils avaient trouvé la fistule, ils pouvaient commencer à la réparer et moi, je pouvais commencer à réapprendre à marcher.

J'ai su que j'étais sur le chemin de la guérison quand j'ai compris que j'étais attiré par ma nouvelle thérapeute. Certes, j'avais une cicatrice gigantesque sur l'estomac mais je n'ai jamais été le genre de mec à me trimballer torse nu de toute façon. Je ne suis pas Matthew McConaughey, quand je prends une douche, je me contente de fermer les yeux.

Comme je l'ai dit, durant tout mon séjour dans ces hôpitaux, je n'ai jamais été seul – pas une seule fois. Il y a donc bien une lumière dans les ténèbres. Elle est là – je devais juste faire l'effort de la chercher.

Je suis sorti de l'hôpital au bout de cinq longs mois. On m'a expliqué que, durant l'année qui allait suivre, tout allait se remettre en place à l'intérieur de moi et que je devrais ensuite subir une autre opération pour retirer la poche de colostomie. Mais dans un premier temps, nous avons fait mes valises – cinq mois de valises – et sommes rentrés à la maison.

Ah oui, et aussi : je suis Batman.

# 1

## La vue

Personne ne pense jamais que quelque chose de vraiment horrible va lui arriver. Jusqu'à ce que ça arrive. Et personne ne survit à un côlon perforé, une pneumonie par aspiration et une machine ECMO. Jusqu'à ce que quelqu'un le fasse.

Moi.

J'écris ces lignes dans la maison avec vue sur l'océan Pacifique que je loue. Ma vraie maison est au bout de la rue, en train d'être rénovée – ils m'ont dit qu'il y en avait pour six mois donc je table sur un an. Deux buses à queue rousse volent en cercle autour du canyon qui mène jusqu'à l'eau. C'est une magnifique journée de printemps à Los Angeles. J'ai passé la matinée à accrocher des tableaux sur mes murs (ou plutôt à regarder des gens le faire – je ne suis pas vraiment un manuel). L'art est vraiment devenu mon dada ces dernières années et, si vous regardez bien, vous verrez même un Banksy ou deux. Je travaille sur la deuxième version d'un scénario. Il y a du Coca light glacé dans mon verre

et un paquet neuf de Marlboro dans ma poche. Parfois, tout ça me suffit.

Parfois.

Aujourd'hui, je n'arrive à penser qu'à une seule chose : je suis *en vie*. Vu les probabilités, ces quatre mots sont bien plus miraculeux que ce qu'on s'imagine. Ils sont à la fois incroyables et improbables, comme des morceaux de roche qu'on aurait rapportés d'une planète lointaine. Personne ne peut vraiment y croire. C'est étrange de vivre dans un monde où tout le monde serait triste que vous mouriez, mais où personne ne serait surpris.

Mais avant toute chose, ces quatre mots – « je suis en vie » – me remplissent d'un profond sentiment de gratitude. Quand on a frôlé l'au-delà autant que moi, la gratitude n'est pas vraiment un choix. Elle est un peu comme un beau livre posé sur une table basse – vous la remarquez à peine mais elle est là. Pourtant, derrière cette gratitude, enfouie profondément quelque part entre l'arrière-goût d'anis et de réglisse du Coca light et la fumée qui emplit mes poumons à chaque bouffée de cigarette, il y a toujours cette souffrance lancinante.

Je ne peux pas m'empêcher de me poser cette question brûlante : Pourquoi ? Pourquoi suis-je en vie ? J'ai un début de réponse mais rien de plus pour l'instant. Je pense que c'est lié au fait que j'aide les gens, j'en suis convaincu, mais je ne sais pas exactement comment. Ce qu'il y a de mieux chez moi, et de loin, c'est que si un autre alcoolique vient me demander de l'aide pour arrêter de boire, je peux accepter et le faire

pour de vrai. Je peux aider un homme désespéré à devenir sobre. Je pense que la réponse à la question « pourquoi suis-je en vie ? » se trouve quelque part là-dedans. Au fond, c'est la seule chose qui me fasse me sentir vraiment bien. Il y a forcément un dieu derrière tout ça.

Mais le problème, c'est que je ne peux pas aider qui que ce soit quand j'ai l'impression de ne pas suffire. Vous ne pouvez pas donner quelque chose que vous n'avez pas. Et la majeure partie du temps, j'ai ces idées insupportables : *Je ne suffis pas, je ne compte pas, j'ai trop besoin des autres*. Des idées dérangeantes. J'ai besoin d'amour mais je n'ai pas confiance en l'amour. Si je tombe le masque, le Chandler, et vous montre qui je suis vraiment, je vous plairai peut-être. Mais il y a pire : je vous plairai peut-être et vous me quitterez. Et ça, c'est impossible. Je n'y survivrais pas. Plus maintenant. Ça me pulvériserait, me détruirait.

Je vous quitterai donc en premier. J'inventerai un truc qui ne va pas chez *vous* et je réussirai à m'en convaincre. Et je m'en irai. *Mais elles ne peuvent pas toutes avoir un truc qui cloche, Matso*. Quel est le dénominateur commun ?

Et maintenant, ces cicatrices sur mon estomac. Ces histoires d'amour brisées. Quitter Rachel. (Pas celle-là. La vraie Rachel. Rachel, l'ex-petite amie de mes rêves.) Tout ça me hante, allongé dans mon lit, incapable de dormir à 4 heures du matin, dans ma maison avec vue de Pacific Palisades. J'ai cinquante-trois ans. Ça n'a plus rien de mignon.

Toutes les maisons dans lesquelles j'ai vécu ont toujours eu une vue. C'est le truc le plus important à mes yeux.

À cinq ans, on m'a mis dans un avion qui allait de Montréal, où je vivais avec ma mère, jusqu'à Los Angeles, où j'allais rendre visite à mon père. J'étais ce qu'on appelle un mineur non accompagné (ça a failli être le titre de ce livre). L'espace d'une milliseconde, j'ai peut-être pensé que j'allais vivre une aventure passionnante, mais j'ai très vite compris que j'étais bien trop petit pour faire un truc pareil tout seul et que tout ça était complètement terrifiant (et complètement stupide). Un de vous deux aurait dû m'emmener ou venir me chercher ! J'avais cinq ans. Tout le monde avait perdu la tête ou quoi ?

Quand je pense aux centaines de milliers de dollars que cette décision m'a coûté en thérapie... Est-ce qu'on peut me rembourser, s'il vous plaît ? Dans un avion, en tant que « mineur non accompagné », on a toutes sortes d'avantages : une petite pancarte autour du cou avec écrit MINEUR NON ACCOMPAGNÉ, la possibilité d'embarquer avant tout le monde, un lounge réservé aux enfants, des tonnes de friandises, quelqu'un qui vous accompagne jusqu'à l'avion... Sur le papier, ça aurait dû être incroyable – plus tard, une fois célèbre, j'ai eu tous ces avantages et bien plus, chaque fois que je mettais les pieds dans un aéroport, mais comme ça me rappelait toujours ce premier vol, je détestais ça. Les hôteses étaient censées veiller sur moi mais elles étaient trop occupées à servir du champagne en classe éco

(nous étions dans les années 1970, il n'y avait aucune limite). La règle des deux boissons maximum par personne avait récemment été abolie. Ce vol, c'était comme passer six heures dans la ville de Sodome et Gomorrhe. Ça empestait l'alcool de tous les côtés, le type assis à côté de moi a bien dû s'enfiler dix Old Fashioned (j'ai arrêté de compter au bout de deux heures). Je n'arrivais pas à comprendre comment un adulte pouvait avoir envie de boire la même boisson, encore et encore... Ah, l'innocence.

Quand je trouvais le courage, j'appuyais sur le bouton pour appeler une hôtesse, ce qui n'est pas arrivé souvent. L'une d'elles venait me voir – avec ses bottes sexy et son mini-short des années 1970 –, m'ébouriffait les cheveux et repartait aussitôt.

Et moi, j'étais terrifié, putain. J'essayais de lire mon magazine, *Highlights*, mais chaque fois qu'il y avait un trou d'air je croyais que j'allais mourir. Je n'avais personne pour me dire que tout allait bien, personne vers qui me tourner pour être rassuré. Mes pieds ne touchaient même pas le sol de l'avion. J'avais trop peur d'incliner le siège pour faire une sieste, donc je me suis contenté de garder les yeux ouverts, en attendant le prochain trou d'air et en me demandant ce que ça ferait de tomber de 10 000 mètres.

Je ne suis pas tombé, en tout cas pas littéralement. L'avion a fini par commencer sa descente dans un magnifique coucher de soleil californien. Je voyais les lumières scintiller, les rues s'étendre comme un tapis volant, des ondulations sombres qui, je le sais désormais, étaient

des collines. La ville qui palpait, mon petit visage collé au hublot. Je me rappelle parfaitement avoir pensé que ces lumières, toute cette beauté, ça voulait dire que j'étais sur le point d'avoir un parent.

Ne pas avoir de parents durant ce vol fait partie de la multitude de choses qui a forgé ce sentiment d'abandon qui m'a collé à la peau toute ma vie... Si j'avais été suffisant, je n'aurais pas été un gamin non accompagné, n'est-ce pas ? C'était comme ça que ça fonctionnait, non ? Tous les autres enfants avaient leurs parents avec eux. Moi, j'avais une pancarte et un magazine.

C'est pour cette raison que quand j'achète une nouvelle maison, et il y en a eu beaucoup (ne jamais sous-estimer le pouvoir d'un changement de décor), elle doit avoir une vue. Je veux savoir que je peux fixer un endroit sûr, plus bas, un endroit où quelqu'un pense à moi, où l'amour m'attend. Là-bas, quelque part dans cette vallée ou dans cet immense océan derrière l'autoroute du Pacifique, sur les ailes chatoyantes des buses à queue rousse, c'est là que m'attendent mes parents. C'est là qu'est l'amour. C'est là qu'est ma maison. Je suis en sécurité maintenant.

*Que faisait ce petit garçon seul dans un avion ? Tu ne t'es pas dit : Tiens, et si j'allais le chercher au Canada, putain ?* Ces questions m'ont souvent obsédé mais je n'ai jamais osé les poser.

Je pose beaucoup de questions. Mais rarement à haute voix. Je ne suis pas fan du conflit.

Pendant très longtemps, j'ai cherché toutes les raisons du monde pour expliquer que mes

ennuis constants n'étaient pas ma faute mais celle de quelqu'un d'autre.

J'ai passé une grande partie de ma vie dans des hôpitaux. Être hospitalisé pousse les meilleurs d'entre nous à s'apitoyer sur leur sort. Chez moi, c'est un don naturel. Chaque fois que je me retrouve sur un lit d'hôpital, je réécris l'histoire de ma vie (comme un archéologue qui aurait fait une découverte déroutante) pour m'expliquer pourquoi j'ai passé tant d'années avec cette douleur et ce malaise émotionnel. J'ai toujours compris d'où venait la vraie douleur. (Je savais pourquoi je souffrais *physiquement* – parce qu'on ne peut pas boire autant que tu le fais, trou du cul.) Mais pour le reste, j'ai d'abord tenté de blâmer mes parents aimants et bien intentionnés... aimants, bien intentionnés et incroyablement beaux, par-dessus le marché.

Remontons le temps jusqu'au vendredi 28 janvier 1966 – la scène se déroule à l'université luthérienne de Waterloo, dans l'Ontario.

Nous sommes au cinquième concours annuel de Miss Canadian University Snow Queen (où les candidates sont jugées « sur leur intelligence, leur participation aux activités étudiantes, leur personnalité ainsi que leur beauté »). Et attention, ces gars-là ne regardaient pas à la dépense quand il s'agissait de couronner leur nouvelle Miss CUSQ : il y aurait « une parade éclairée à la torche avec des chars, des groupes de musique et les participantes » ainsi qu'« un concours de cuisine en extérieur et un match de hockey ».

Sur la liste des candidates en lice figure une certaine Suzanne Langford – elle porte le numéro 11

## Crédits photographiques

*Dans le respect des éventuels droits patrimoniaux et du droit moral des auteurs inconnus des documents photographiques reproduits dans cet ouvrage, l'éditeur indique qu'il a réservé les droits et qu'il mentionnera le nom des auteurs qui se feront connaître et justifieront de leur qualité pour toute nouvelle édition de l'ouvrage.*

### **Cahier-photos :**

Page 1 : © collection privée de l'auteur.

Page 2 : © collection privée de l'auteur.

Page 3 : © collection privée de l'auteur.

Page 4 : © collection privée de l'auteur.

Page 5 : © collection privée de l'auteur.

Page 6 : © collection privée de l'auteur.

Page 7 : © collection privée de l'auteur.

Page 8 : © collection privée de l'auteur.

Page 9 : en haut à gauche : © Boris Spremo/Toronto Star via Getty Images ; © collection privée de l'auteur.

Page 10 : © collection privée de l'auteur.

Page 11 : en haut et en bas : © collection privée de l'auteur ; à droite : © Steve Granitz/WireImage.

Page 12 : en haut à gauche : © Vince Bucchi/Getty Images ; en haut à droite : © TNT/Avec la permission d'Everett Collection ; à gauche : © 20th Century Fox Licensing/Merchandising/Everett Collection ; en bas : © YouTube.

Page 13 : en haut : © Avec la permission d'Everett Collection ; à droite : © Gregg DeGuire/WireImage ; en bas : © Chris Weeks/WireImage.

Page 14 : en haut à droite : © Ron Galella, Ltd./Ron Galella Collection via Getty Images ; en haut à gauche : © Getty Images ; à droite : © 2000 Warner/Pierre Vinet/MPTVImages.com ; en bas : © 2009 New Line Cinema/Chuck Zlotnick.

Page 15 : en haut : © AP Photo/Dan Steinberg ; à gauche : © Jim Smeal/Ron Galella Collection via Getty Images ; en bas : © MPTVImages.com.

Page 16 : en haut : © Neil Munns/PA Wire/Press Association Images ; en bas : © collection privée de l'auteur.